

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 16 (1942)
Heft: 2

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Bonnard, G. / Manganel, E. / E. M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

LOUIS MEYLAN : *Pour une école de la personne*. Lausanne, Librairie Payot, 1942, 1 vol., p. 93.

M. L. Meylan poursuit avec une belle ténacité le combat en faveur d'une réforme de notre enseignement secondaire. Après de nombreux articles, après *Les humanités et la personne*, après *L'école secondaire vaudoise au service du pays*, voici *Pour une école de la personne*. Dans son gros ouvrage, M. Meylan s'adressait, sinon aux philosophes, du moins aux lecteurs réfléchis qui tiennent en toute chose à remonter aux principes. Dans la brochure qui suivit, fruit du reste des discussions d'un hiver au sein d'une communauté de travail, il présentait aux spécialistes de qui dépend une modification éventuelle de nos collèges et gymnases, des propositions concrètes, précises. Ici c'est au grand public qu'il parle, aux parents de nos élèves, à tous nos concitoyens que préoccupe le problème scolaire, et l'on sait qu'ils sont nombreux. Cet élégant petit livre, en effet, donne en son texte intégral la conférence que M. Meylan fit cet hiver au Théâtre de Lausanne.

On le sait, les idées de M. Meylan n'ont rien de révolutionnaire. Son propos d'emblée a été de repenser toute la question de l'enseignement secondaire. Il s'est demandé pourquoi il existait, quelles en étaient ou devaient en être les fins véritables, si les moyens employés pour y parvenir étaient ceux qu'il fallait. Une longue méditation l'a conduit à des conclusions qui sont des convictions, aussi fermes que nettes. Il voit dans la formation de l'homme complet — corps, intelligence, imagination, sensibilité, sens moral et religieux — en vue de la société de ses semblables le rôle propre du collège. Rôle à la fois rigoureusement désintéressé et profondément utile. Désintéressé, parce qu'il ne vise pas à préparer à des carrières déterminées, et utile parce que la société a besoin du plus grand nombre possible d'hommes qui la servent avec toute l'intelligence, toutes les qualités de cœur et d'âme dont ils sont capables.

Avec raison, M. Meylan déclare que ce dont notre enseignement secondaire a besoin, c'est moins encore de réformes à demander au législateur — diminution du nombre des élèves dans les classes, diminution du nombre des leçons hebdomadaires, augmentation correspondante des heures consacrées à la culture physique, élaboration d'un nouveau plan d'études, réformes toutes souhaitables, et qui n'exigent qu'en partie une dépense accrue de l'Etat — que d'une atmosphère nouvelle. Et cette atmosphère nouvelle, on la respirera dans nos collèges du jour où chacun y aura pris nettement conscience des fins véritables de l'enseignement secondaire, du jour aussi où tous les maîtres verront dans leur travail un authentique sacerdoce. Alors le travail de l'élève deviendra

naturellement ce qu'il devrait toujours être, actif, joyeux, probe. Alors la note, la fameuse note, cessera de jouer le rôle pernicieux qu'elle joue trop souvent. Alors notre enseignement secondaire donnera au pays, mieux qu'aujourd'hui, une élite d'hommes prêts à mettre au service de leur prochain toutes les forces latentes en eux et que l'école leur aura permis de porter à leur plein épanouissement.

Qu'il y ait dans les idées de M. Meylan une part de généreuse utopie, nul ne le contestera, et lui peut-être moins que personne. A côté de son œuvre de théoricien de la pédagogie, n'en poursuit-il pas une autre qui lui fait toucher du doigt tous les jours les obstacles que la faiblesse humaine oppose à la réalisation des plus belles idées ? N'y a-t-il pas du reste chez tout écrivain pédagogue comme un obscur désir de prendre une revanche sur une réalité qui le fait souffrir ? Ainsi, pour ma part, je doute qu'une école, même répondant à l'idéal qu'entrevoit M. Meylan, soit jamais le lieu où l'émotion esthétique puisse, sinon naître, du moins jouer le rôle que, très justement, il lui assigne dans la formation de la personne.

On pourrait se demander aussi si le moment est bien choisi pour parler de réforme de l'enseignement secondaire. Sans doute, l'humanité est en travail d'un monde nouveau et à ce monde nouveau une école nouvelle sera nécessaire. Mais nous ne voyons pas encore ce que sera cet avenir, si proche de nous peut-être qu'il soit. Et tant que cela nous reste caché, nous ne pouvons pas voir dans quel sens les réformes doivent se faire. M. Meylan est homme de foi. Il est convaincu que l'école secondaire de l'avenir sera une école selon son cœur, que tout y tend. Il est, hélas ! d'autres perspectives... Le combat que mène M. Meylan n'en est pas moins le bon combat. En luttant pour ce que, dans le jargon philosophique du jour, on est convenu d'appeler une école personnaliste, il se fait le champion de notre meilleure et plus authentique tradition spirituelle. Et certes, elle a besoin de tous ceux qui peuvent la défendre.

G. BONNARD.

* * *

Emmanuel BUENZOD, *Sœur Anne, roman*. Neuchâtel, Editions de la Baconnière, s. d. (1941), 1 vol., p. 190.

Comme il les connaît ces petites villes au bord du lac, et comme il les aime ! Deux surtout : l'une pour y être né — Morges ; l'autre pour y vivre depuis plus de vingt ans — Vevey. Verrières, qui sert de décor à son dernier roman, emprunte à l'une d'elles toute son étonnante vraisemblance. Buenzod s'y meut à sa guise, avec la liberté qu'il veut et dont il a besoin pour épancher son lyrisme.

Cette fois cependant — et cela nous semble marquer un grand pas en avant — nous découvrons très vite que Buenzod use de ses dons poétiques avec une mesure, un à-propos, qui lui permettent de les subordonner au roman proprement dit. Ainsi l'atmosphère des rues qu'il évoque avec infiniment de charme,

les paysages que de main de maître il brosse face au lac ou devant les coteaux, sont autant de compléments harmonieux, susceptibles de mieux faire sentir les personnages. Ils mettent en valeur des pensées et des actes qui tout de suite nous prennent et nous emportent dans leurs angoissants remous.

Car c'est un livre triste que *Sœur Anne*. Le milieu bourgeois qui l'inspire n'a rien de séduisant. La peinture de ce milieu n'est du reste pas le but de l'œuvre. Celui-ci est essentiellement dans une figure de femme — Denise Descœuvres — qui veut vivre, s'épanouir, échapper à la lourde ambiance qui l'emprisonne ; échapper à l'influence de son père qu'elle aime pourtant et qu'elle vient de soigner avec dévouement, mais dont elle ressent toujours plus nettement l'égoïsme, la foncière tyrannie ; échapper à l'exemple de sa sœur qui a épousé « un Monsieur bien » et vit dans une enlisante grisaille. Pour vaincre, Denise va déployer toutes ses forces. Malheureusement, celle de son imagination dépasse celles qui pourraient déterminer des gestes salutaires. Elle ose en pensée, tandis que l'action la trouve désespérée et maladroite. Sa rencontre avec un Français, qu'un accident retient un certain temps à Verrières, lui apporte quelque clarté. « Soyez forte pour votre amour », lui dit-il. Elle a l'air de comprendre, mais n'arrive pas à échapper à la vaine introspection.

Un ami d'enfance qu'elle retrouve fortuitement, un velléitaire encore, qui a failli devenir son beau-frère, lance Denise vers ce qui sera peut-être l'amour. Dans la solitude morale qui est la sienne, son imagination, hélas, s'enhardit toujours davantage. Elle en souffre longtemps, jusqu'au moment où un sentiment profond, très féminin puisque tout pénétré du désir de se dévouer, l'amène à préciser ainsi son attitude : « Assez, ne plus imaginer, agir ». Est-elle sauvée ? Un instant on le croit, et la fuite à Paris pour rejoindre Laurent Rebeaud apporte un grand souffle d'espoir dans le printemps naissant. La catastrophe n'en sera que plus tragique...

Roman triste, en effet ; d'une tristesse si parallèle à d'autres tristesses qui souvent nous étreignent, nous accablent en ces temps douloureux, qu'à la voir ainsi définie, exprimée, on en éprouve comme une libération. Mais *Sœur Anne*, à en juger par la sincérité des accents, la vérité des sensations qui l'animent, ne peut être après tout que le reflet, la transposition d'une souffrance ressentie par l'auteur lui-même, et pour laquelle il a trouvé de cette façon un exutoire. A vrai dire, ce roman de Buenzod nous semble le plus émouvant qu'il ait écrit.

E. MANGANEL.

* * *

Suisse Contemporaine. Lausanne, La Concorde, 1941.

Cette revue vient de commencer sa deuxième année. Le regard que l'on peut jeter sur la table des matières de cette première étape est assez impressionnant. Ce qui frappe particulièrement, c'est la diversité des collaborateurs, et partant celle des thèmes traités. Que nous voilà heureusement loin des *chapelles* et des

bandes (le mot est d'un représentant de ces groupements) aux tentatives étri-
quées et éphémères!

Tout au plus nous est-il arrivé de trouver *Suisse Contemporaine* trop dense, trop
compacte, par excès de matières substantielles, souvent assez indigestes. Un
peu de fantaisie, une petite détente seraient parfois souhaitables.

Parmi ces articles sérieux, il y en eut du reste de remarquables; ainsi ceux
qui par leur élévation de pensée nous ont aidés à dégager des circonstances tra-
giques qui nous entourent une vision plus sereine et plus digne. En publiant
de telles études, *Suisse Contemporaine* accomplit un travail dont le rayonnement
est extrêmement salulaire.

E. Mgl.